

avant-hier comme des manifestations symétriques du refus de soi (ou mépris de soi), prenant le double visage du **refus du masculin et du refus du féminin en sa propre personne**.

Dans la note du 18 "Le Père ennemi (3) - ou yang enterre yang", je m'étais d'ailleurs borné au cas d'un "sujet" **homme** - alors que pourtant le cas le plus extrême qui m'est connu est celui de ma mère ! Celle-ci était d'ailleurs entièrement oubliée dans cette réflexion et même depuis dix jours déjà (si ce n'est cachée sous le vocable "mes parents", dans la note du 17 novembre).

C'est la connaissance que j'ai de mes enfants et de leur relation à moi, qui m'a fait sentir il y a quatre jours un lien entre l'antagonisme au père, et [◇]le refus du masculin en soi-même. A vrai dire, pour chacun des quatre (parmi mes cinq) enfants que j'ai eu occasion de connaître d'assez près, j'ai plus d'une fois senti au cours de ces dernières années, derrière des attitudes d'antagonisme invétéré vis à vis de moi, leur père, un refus du coté viril de leur être, et surtout, de **l'élan** en eux qui les lance à la rencontre du monde - et qui les fait ressembler à un père récusé ! Je ne m'étais jamais posé la question si c'était là un fait général ; ou plutôt, il y avait en moi une sorte de présomption inexprimée qu'il devait bien en être ainsi, sans que j'éprouve jamais le besoin, avant la réflexion d'il y a quatre jours, de me formuler la chose clairement, et encore moins de l'examiner avec tant soit peu de soin. A vrai dire, ce genre de question "générale" n'était pas du tout de celles que je me suis posé dans la méditation, dont le propos avait été plus terre-à-terre : me comprendre, et ceci avant tout à travers mes relations à autrui - et par là aussi, tant soit peu, comprendre "autrui", c'est à dire ceux avec qui j'entrais en relation.

Bien sûr, dans la réflexion d'il y a quatre jours, quand je suggérais qu'il devait bien y avoir ce lien, que l'antagonisme au père était l'expression d'un conflit plus profond, savoir le rejet de "l'homme" en soi-même, c'était encore une simple présomption, suggérée par mon expérience très limitée. Ce lien me paraît au moins plausible, et plus particulièrement chez les hommes, mais je ne prétends pas "voir" ce lien en général. Je n'ai pas à son sujet cette "intime conviction", que je choisis si souvent comme mon guide très sûr. Dans le cas de ma mère par exemple, je vois bien que l'antagonisme au père était la source d'un antagonisme occulte et virulent vis à vis des traits virils **chez l'homme**, mais nullement pour de tels traits chez une femme, bien au contraire. Il est vrai que le seul fait de valoriser à fond les traits virils, et de les cultiver à outrance en soi-même, ne signifie peut-être pas, forcément, qu'on accepte pleinement le coté yang de son être ; cela signifierait, après tout, accepter **aussi** le "yin dans le yang" qui se trouve spontanément dans tout trait à "dominante" yang, ce qui bien sûr n'était pas le cas de ma mère.

Mais la réflexion est en train de prendre là une tournure un peu dialectique, qui ne m'inspire pas confiance ! Je préfère me référer plutôt à la perception directe que j'ai de la personne de ma mère, telle qu'elle s'est affinée par ma réflexion sur sa vie et sur celle de mon père. Je ne me souviens pas avoir jamais eu le sentiment d'un refus chez elle de quelque chose, [◇]**en elle**, qui soit foncièrement "viril". Par contre, j'ai fortement perçu en elle cette contradiction, ou plutôt ce **déchirement**, de celle qui cultive en elle (comme autant **d'armes**), et qui chérit plus que sa vie, les traits même qui, chez l'homme, suscitent en elle une telle véhémence, une si violente fringale de combattre et de briser - et dont la vie s'est effritée (et s'est consumée prématurément) par cette fièvre de rencontrer et d'affronter sans cesse et de réduire à merci en autrui cette **même** force, sur laquelle elle a misé son va-tout et qui dévaste sa propre vie, comme elle dévaste la vie de tous ceux qui lui sont chers.